

Le Livre de San Michele

Pourquoi ce choix? J'avais certes entendu parler de ce livre qui connut, dès sa parution en 1929, un grand succès de librairie? Mais je dois à un voyage à Capri, il y a quelques années? d'être tombée amoureuse du lieu et, bien entendu, plus tard du livre.

Villa magnifique, située en fait à Anacapri, et bâtie sur un promontoire offrant une vue grandiose « Je veux que ma maison soit ouverte au soleil, au vent, et aux voix de la mer, comme un temple grec, et de la lumière, de la lumière, de la lumière partout ». On ne peut faire plus bref, ni plus beau, pour décrire avec autant de justesse le charme de l'endroit !

Livre passionnant, difficilement classable. Autobiographie? Certainement pas, car ce médecin suédois, né en 1857 et décédé en 1949, ne nous y dévoile pas des pans entiers de son existence. Rien, ou très peu, sur son enfance. Rien sur d'éventuels amours de jeunesse (en a-t-il eus ?) Rien sur sa vie familiale (il s'est tout de même marié deux fois et a eu deux fils. Rien, ou presque, sur la Grande guerre (qu'il a faite comme ambulancier de la Croix Rouge, et qui lui a inspiré tant d'horreur). Le livre, en outre, manque singulièrement de repères chronologiques. Entre Paris, Rome, Capri, Naples, Messine? la Suède, l'Angleterre? le ballet des allées et venues est incessant, dans un désordre que le lecteur ne peut que regretter, tant il est impossible de suivre le fil du temps. Simple chronique d'une vie de médecin ? L'ouvrage va tellement au-delà! Anecdotes à foison - pas seulement médicales et le plus souvent double-

ment savoureuses - humour, poésie, amour de la nature, des bêtes, des déshérités de toutes sortes, corps à corps incessant avec la mort, confèrent au livre une richesse et une puissance émotive qui ne peuvent laisser insensible. Le livre de la Mort, a-ton pu dire aussi ? Elle est certes omniprésente dans le livre, véritable obsession, à laquelle on doit tant de si belles pages. Mais elle n'est qu'une autre face de la Vie ... Citons l'auteur : « Mort, sois la bienvenue .. Tu n'es pas pour moi une étrangère, nous nous sommes déjà rencontrés bien des fois ... Je te traitais alors de méchante et cruelle ... Je ne connaissais pas la Vie alors .. Maintenant, je sais que de vous deux, tu es de beaucoup la plus pitoyable, que ce que tu ôtes d'une main, tu le rends de l'autre ; maintenant, je sais ce que fut la Vie, et non pas toi, qui allumait la terreur dans ces yeux dilatés et tendait les muscles dans ces poitrines haletant pour un dernier souffle ».

Son combat incessant pour la Vie et contre la Mort, Munthe l'a commencé en 1880, à Paris lorsque, après des études à la Salpêtrière sous la houlette du fameux Dr. Charcot, il obtint son diplôme de neurologue.

A l'époque, une idée le hantait déjà depuis plusieurs années : acheter à Capri, qu'il avait découverte en 1875 - à 18 ans donc - une maisonnette sise à l'emplacement d'une antique villa romaine, édifiée et habitée par l'empereur Tibère au début de notre ère. Ce fut pour Munthe plus qu'une découverte, ce fut un grand choc émotif, mais il lui fallut attendre une

douzaine d'années pour réaliser enfin, en 1887, son rêve d'achat. Le livre ne dépeint pas la villa telle qu'elle était à la mort de l'auteur. Ce dernier s'attache seulement, avec bonheur, à décrire d'abord ce qu'elle était au moment où il en a découvert les vestiges - des ruines parsemées de plaques de marbre de colonnes, de chapiteaux, de fragments de statues de têtes, de mosaïques ensuite à ce qu'il en a fait au fil du temps, au rythme de ses découvertes et de ses achats (ah, ce sphinx de granit rose dont l'auteur se comptait à exciter notre curiosité en nous dissimulant son origine !). En effet, il a fallu plusieurs années à Munthe pour construire sa villa car, faute d'argent, c'est seul, avec l'aide de quelques paysans locaux, et sans architecte ni corps de métiers, qu'il a fini par mener à bien, de remaniements en remaniements, son entreprise. Bel exploit !

Assez curieusement, bien qu'elle donne son titre au livre et qu'on la sente souvent présente dans le cœur du narrateur, ce n'est pas, à l'évidence, la villa qui confère à l'ouvrage l'intérêt multiforme qu'il suscite.

Il y a d'abord un éclairage, tantôt amusant tantôt triste, mais passionnant sur le monde médical et notamment sur un certain mode de relation praticien-patient traité avec beaucoup d'humour. Munthe se considérait lui-même - fausse modestie ou coquetterie d'auteur ? - comme un médecin mondain, servi par la chance en or « j'avais de la veine, une veine stupéfiante ... je n'étais pas un bon médecin ... mais, sans aucun doute, j'étais un médecin qui réussissait ») et par les circonstances. A cette époque, en effet, les progrès réalisés en matière de traitement des pathologies nerveuses, grâce entre autres aux travaux du Dr. Charcot, ont créé un fort effet de mode dans les couches aisées ou fortunées de la société, effet bien entendu très vite exploité par la Profession, pour le meilleur... et pour le pire. Citons l'auteur : « Quand vous ren-

contrerez un docteur à la mode, sondez le soigneusement avant de vous confier à lui. Il peut être un bon médecin, mais bien souvent il ne l'est pas ». Quant aux patients, des patientes surtout, quel tableau nous est dressé, de ces personnages hystériques cultivant leurs maladies imaginaires ! La mode ? « L'appendicite était alors très demandée par les gens du monde en quête d'une maladie ». Et encore, « bientôt il fut évident que l'appendicite agonisait, et qu'il fallait découvrir une maladie nouvelle pour répondre à la demande générale. Ce fut la colite, une maladie élégante, à l'abri du bistouri, toujours à vos ordres, convenant à tous les goûts ».

A l'opposé de cette galerie de portraits de médecins plus ou moins charlatans et de patients tous unis par leur rapport à cet argent honni par Munthe (« A quoi bon entasser votre argent ! Il vous sera enlevé de toute façon. La mort a une seconde clé de votre coffre »), le monde des déshérités, des pauvres, des petites gens, le monde du dévouement gratuit, incarné notamment par ces religieuses omniprésentes dans l'œuvre, voire par Munthe lui-même, peu soucieux de ses honoraires. Mais les déshérités sont aussi les bêtes. Elles sont partout dans le livre, comme si elles étaient le Grand Amour de l'auteur, lui inspirant certaines de ses plus belles pages. Il faut lire l'admirable « quasi chapitre » consacré au chien (« ce n'est pas un chien que nous aimons, c'est Le chien. Ils sont tous plus ou moins semblables, tous prêts à vous aimer et à être aimés de vous ») ou les longues pages dédiées aux singes « ces animaux trop intelligents pour notre lente compréhension ». Il faut voir le sentiment de révolte qui anime Munthe lorsqu'il évoque les jeux du cirque, les zoos ou les ménageries (« si vous voulez savoir à quel point nous sommes vraiment des barbares, entrez seulement sous la tente d'une ménagerie ambulante ; la bête sauvage et cruelle n'est pas derrière les barreaux, elle est devant »). Sa

profonde tristesse devant les expérimentations animales, Si cruelles, mais si nécessaires au progrès de la Science. Sa répulsion à l'égard de la chasse et des chasseurs. Sa villa de San Michele accueille chiens et chats, mais aussi un babouin, une chouette, une mangouste, une tortue; j'en oublie certainement. Et que dire de son rachat d'une montagne entière, dans l'île, pour en faire un sanctuaire destiné à accueillir les oiseaux migrateurs, auxquels chaque année, des pièges mortels étaient régulièrement tendus « dans toutes les vignes, sous chaque olivier »?

La mort, on l'a dit, a hanté ses pensées, mais il la redoutait plus pour les autres que pour lui-même. C'est en volontaire, sans avoir été sollicité, qu'il a affronté avec courage le choléra à Naples et le tremblement de terre de Messine, catastrophes objets de deux chapitres forts du livre. C'est sans peur que, tombé dans une crevasse à Zermatt, il crut sa dernière heure venue. Bien au contraire, sa « curiosité incurable allait enfin savoir tout ce que l'on peut savoir de la Mort ».

Que dire d'autre de ce beau livre sinon que les amateurs de poésie y trouveront aussi leur compte. Sur la nature, on croirait entendre Baudelaire (« la nature est un temple où de vivants piliers laissent parfois sortir de confuses paroles ») quand on lit : « Autrefois, toutes les bêtes pouvaient parler, et aussi les fleurs, les arbres et les pierres et toutes les choses inanimées, qui toutes furent créées par le même Dieu qui créa l'homme ». Et ces lignes magnifiques sur la lune, « cette pâle voyageuse qui vagabonde parmi les étoiles, qui nous regarde obstinément du fond de l'immensité avec ses yeux sans sommeil, glacés et brillants, et son Sourire moqueur ».

L'auteur sait aussi - réminiscence de sa jeunesse d'homme du Nord - nous plonger dans l'univers de la fable quand, relatant un voyage en Laponie,

il évoque les Uldras, ce petit peuple vivant sous la terre, les Stalos, ces ogres dévoreurs d'enfants, les Trolle, ces ogres entourés d'affreux nains surveillant leur or, ou encore les Gnomes ces petits hommes au grand cœur qui ont la chance d'ignorer jusqu'à l'existence de la mort (« la mort », glousse le petit gnome, « par Robin des Bois, je n'ai jamais entendu sottise pareille » !). Et c'est un savoureux dialogue entre le petit gnome et l'auteur qui donne astucieusement à celui-ci l'occasion d'évoquer, pour la seule et unique fois dans ce livre, sa propre et difficile enfance.

Munthe est du reste très friand de ces dialogues dans lesquels, ironie et humour confondus, il s'invente un double qui lui permet de converser avec lui-même. Telles les dernières lignes de sa préface, qui dessinent déjà en quelques lignes, le portrait du personnage ou encore à Capri, ce face à face avec ce « Fantôme de l'Inconnu », qui dans un propos prémonitoire, « tout sera à toi » - fait surgir de ses ruines, avant l'heure, la villa San Michele. Et que dire des dernières pages du livre qui voient l'écrivain aux portes du Paradis, aux prises, dans un difficile affrontement, avec St Pierre et ses juges. On ne saura jamais si Munthe est resté aux portes du paradis ou s'il en a franchi le seuil. L'écrivain le mériterait bien pour ce livre ni roman ni biographie, unique en son genre et si riche. Quant à l'homme, le lecteur jugera. Il nous apparaît bon, courageux, surtout terriblement humain. Ces qualités, sa vie atteste qu'il les a bien eues. Mais sa complaisance à les mettre en évidence en toutes occasions témoigne d'un culte de l'Ego parfois irritant, sans pour autant, heureusement, enlever au personnage son capital de sympathie. Péchés d'orgueil? Saint-Pierre aura jugé.

Daniele FORET

LE LIVRE DE SAN MICHELE de Alex Munthe